

Quand l'insulte se fait mot doux : la violence verbale dans les SMS

Catherine Détrie et Bertrand Verine
Praxiling UMR 5267 CNRS Université Montpellier 3

Résumé

Cette contribution, qui s'inscrit dans le cadre de la praxématique (analyse du discours comme praxis), se donne pour tâche d'étudier, dans un corpus de SMS authentiques de très grande taille, le cas particulier de l'insulte-mot doux : insulte en langue, mais qui, dans un cotexte donné fonctionne comme un mot doux, la spectacularisation de la violence verbale participant à la construction d'un type paradoxal d'intersubjectivité, où la connivence interlocutive passe par l'agression formelle de l'autre. Son but est de montrer que le cotexte, parce qu'il entre en conflit dialogique avec l'insulte en question, permet d'interpréter cette dernière comme un mot doux, notamment grâce à des marqueurs de mise à distance de la dimension insultante de l'adresse et à leur combinaison.

Introduction

Pour cette étude, nous nous proposons de réfléchir aux formes nominales d'adresse (voir Kerbrat-Orecchioni (éd.) 2011) insultantes pouvant être interprétées comme des mots doux, c'est-à-dire à tous les SN en apostrophe porteurs lexicalement d'une valeur insultante, mais que le cotexte de l'énoncé invite à interpréter comme mots doux en adresse. Nous installons donc notre questionnement dans cette zone aux frontières indécises entre insulte et mot doux, et nous observons le basculement possible de l'une à l'autre, ainsi que la tension entre une signification dépréciative entérinée en langue et son actualisation non agonale en discours. Soit l'exemple (1)¹ :

- (1) Hey sale pute ! Ca va ? Dis moi pr le noel des parents j'avai pensé a un gps ou plutot un appareil photo numerique et vu les promos sur internet on pourrait ptetre prendre les 2 et j'voulai savoir ske ten pense. Biyou !

1 La graphie originelle est bien évidemment conservée.

Le Noël des parents indique un contexte familial dans lequel la double péjoration de *sale pute* entre apparemment en contradiction avec la salutation *hey*, la demande de nouvelles *ça va ?*, les deux invitations au dialogue *dis-moi* puis *je voulais savoir ce que tu en penses*, l'offre de projet commun *on pourrait peut-être*, enfin la prise de congé affectueuse *biyou* (déformation de *bisou*). Sans être très fréquentes dans les SMS, de telles configurations discursives semblent révélatrices d'un type paradoxal d'intersubjectivité construit, notamment, par les jeunes locuteurs / scripteurs (80 % de nos informateurs ont moins de trente ans et 29 % moins de dix-huit). Réciproquement, les SMS s'avèrent propices à l'étude des insultes-mots doux en ce qu'ils constituent un corpus authentique de l'intime : à l'exception de quelques messages tellement passe-partout qu'on ne peut pas exclure absolument qu'ils aient été envoyés à dessein, ces énoncés ont été produits dans la sphère privée, et n'étaient pas faits pour être diffusés publiquement. Aussi, contrairement aux enquêtes sociolinguistiques qui « reconstruisent » par questionnaire ou entretien hors contexte les mots doux de l'alcôve, nos SMS nous livrent ce matériau avec pour seule médiation la décision initiale du scripteur de les rediriger ou non à la base de données *sud4science LR* (Panckhurst *et al.* 2014).

Dans le cadre du programme international *sms4science* (cf. CENTAL, 2006), notre groupe de recherche a obtenu le soutien de la Maison des Sciences de l'Homme de Montpellier (2011–2012) pour recueillir et anonymiser un grand corpus de SMS. Par affiches, prospectus et communiqués, nous avons invité tout un chacun à nous mettre en copie les SMS qu'il envoyait ou à nous rediriger ceux qu'il avait sauvegardés après envoi. Du 15.09. au 15.12.2011, 424 personnes (dont 62 % de femmes) nous ont ainsi fourni, après épuration, 88541 SMS représentant plus d'un million de mots². La raçon de cette quantité est qu'il nous manque le cadre de l'interaction, la connaissance des habitudes discursives des coénonciateurs et les messages initiatifs et/ou réactifs du destinataire.

C'est avec le soutien de la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France (2012–2013) que notre groupe s'attache désormais à finir l'anonymisation et à commencer l'analyse de ces SMS. Après avoir resitué l'insulte-mot doux dans la catégorie linguistique de l'apostrophe (1.) et précisé les critères de constitution de notre sous-corpus (2.), nous présenterons les principaux indices cotextuels permettant l'interprétation hypocoristique de ces formes *a priori* agonales (3.), et nous nous interrogerons sur leur degré de figement ou de créativité (4.).

2 Pour une présentation détaillée de la collecte, voir Panckhurst et Moïse (2012).

1. Présentation de notre objet de recherche

Lagorgette et Larrivée (2004b : 8) définissent l'insulte comme « l'attribution à un allocataire d'un groupe nominal détaché de contenu axiologique négatif par un locuteur se fondant sur une norme et sur une visée ». Au regard de cette définition, les insultes-mots doux ne sont outrageantes que hors contexte, le reste de l'énoncé hôte se fondant sur une visée non dysphorique. Laforest et Vincent (2004 : 63) parlent d'APA (*axiologiques péjoratifs adressés*) et notent que ces derniers peuvent être employés de manière ludique, étant « souvent utilisés comme de 'fausses insultes', 'des moqueries affectueuses' » : cette dimension ludique apparente ces usages aux usages rituels (cf. Labov 1972). Le cotexte est donc indispensable pour construire une interprétation de ces insultes en termes de mots doux, car prise isolément, une forme comme *sale pute* sera systématiquement perçue comme une insulte.

Nous rappellerons pour notre part que l'apostrophe est un élément constitutif de la coénonciation (cf. Détrie, Siblot et Verine 2001), « pos(ant) autrui comme *tu*, autre du *je*, sur le mode de l'individuation intersubjective, donc en relation étroite avec *je* » (Détrie 2006b : 190), et mettant en spectacle la relation du *je* à son *tu*, pour construire « une parole ancrée dans un espace émotionnel et intersubjectif » (*id.* : 194). Sa fonction première de ratification du destinataire est mineure dans les SMS, où le coénonciateur est ratifié par le fait même de lui envoyer un message. Dans ce genre du discours, l'apostrophe a davantage pour fonction de renforcer le lien interpersonnel et de manifester son orientation vers l'autre en le présentant discursivement puisque, contrairement à l'échange par téléphone, il s'agit là d'apostrophes *in absentia*. La construction de cet espace intersubjectif par le langage est d'autant plus cruciale que rien du corps de l'un n'est présent aux sens de l'autre, et que la communication reste asynchrone, si peu que ce soit. Cela explique la relative fréquence des apostrophes identifiantes (par le prénom notamment) et la forte prévalence des apostrophes-mots doux (*mon / ma chérie*, par exemple) dans *sud4science LR*.

Beaucoup moins nombreuses sont les insultes en cotexte dissensuel et les insultes-mots doux en cotexte consensuel. Alors que l'apostrophe-mot doux montre à l'autre la relation affective (amicale, amoureuse) et irénique qu'on pose comme acquise en nommant ainsi son coénonciateur, l'apostrophe-insulte en est l'exact envers, construisant une relation dysphorique avec l'autre pour le déstabiliser par une expression blessante (cf. Détrie 2006a). Le point commun entre ces deux types d'apostrophes est leur portée fréquemment évaluative, mais n'importe quel syntagme nominal, même non évaluatif, peut faire l'affaire : il suffit de le traiter discursivement comme tel. En ce qui concerne l'apostrophe-insulte, Rosier (2005) donne l'exemple, recueilli sur un site d'extrême droite, d'*espèces de Fantomettes*

pour parler des femmes voilées, et constate que « le personnage de Fantomette n'est pas du tout insultant en soi. Mais le 'espèces de...' et le contexte extrémiste lui donnent son caractère insultant ».

Si, donc, les mots *a priori* non marqués peuvent devenir des insultes, les insultes répertoriées comme telles peuvent, elles, se transformer en mots doux : au lieu d'actualiser l'acte de langage attendu d'insulter, elles apparaissent détournées en adresse caressante. Tout est affaire de contexte, de cotexte, de situation d'énonciation et de coénonciateurs. Lagorgette et Larrivée ont abordé partiellement ce point en étudiant ce qu'ils ont appelé les « insultes de solidarité », c'est-à-dire les insultes qui « ne visent pas à accomplir l'acte d'insulter mais bien au contraire servent à marquer la solidarité dans un groupe de pairs » (2004a : 83). Selon ces auteurs, « tout axiologique peut être utilisé avec une valeur de solidarité, de même que tout nom peut prendre une valeur insultante dans le contexte approprié » (*id.* : 84).

Enfin, Lagorgette et Larrivée remarquent que « les usages de solidarité sont à rapprocher des relations amicales ou amoureuses » (*id.* : 95). Autrement dit, pour trouver des insultes en emploi hypocoristique, il faut soit une relation sociale de proximité (insultes rituelles / de solidarité) entre coénonciateurs, soit une relation personnelle affective (cas des insultes-mots doux dans les SMS). On doit à cet égard remarquer que l'insulte est toujours aggravée quand elle est reçue par d'autres que le destinataire ratifié : la présence d'un public renforce l'aspect agonale de l'insulte. Or le SMS exclut dans son usage le plus habituel les tiers, même s'il peut ensuite circuler, être montré ou réexpédié à d'autres, etc.³ Cette exclusion de principe facilite l'emploi d'insultes-mots doux.

2. Constitution du corpus

Les insultes-mots doux en adresse étant des faits discursifs exclusivement contextuels, leur recherche automatique *a priori* engendre à la fois beaucoup de bruit et beaucoup de silence. Par exemple, *patate* peut construire cotextuellement une insulte-mot doux (*infra* 4.), ou renvoyer à une forme dépréciative non adressée (*X est une patate*), ou encore, par métaphore appréciative, à l'expression *avoir la patate...* ou simplement au tubercule. Symétriquement, par quelle procédure plus économique que la lecture du chercheur aurait-on pu trouver

3 Cinq occurrences attestent l'inclusion du destinataire dans un groupe : *les 2 fiottes* (homosexuels), *mes petits culs* (cf. exemple (17)), *bande de petit saloupio* (= salopiauds), *vilaines* et *les vilains*.

(2) Tu peux m'appeler ce soir si c'est pas trop tard petit tas de foin ?

Mais encore, peu de dictionnaires attestent les noms *cagole* (équivalant plus ou moins à *pouffiasse*) ou *chagasse* (produisant à peu près le sens d'allumeuse) : c'est nous qui, à partir de leur emploi en apostrophes dans trois SMS, avons vérifié leurs possibilités signifiantes. Nous avons donc été contraints d'éplucher « manuellement » le corpus et nous sommes limités, faute de temps, à 22 500 SMS où nous avons repéré quelque cent insultes-mots doux, dont la recherche automatique nous a ensuite permis de relever une centaine de réitérations, soit 208 occurrences actuellement repérées.

2.1. Exclusion des formes non adressées ou dont la dimension adressée est indécidable

Nous avons exclu toutes les formes insultantes qui n'étaient manifestement pas adressées. Mais la frontière entre forme adressée et non adressée n'est pas toujours aisée. Ainsi des SMS réduits à un seul SN – *Vilaine !* ou *Paitasse* – ne permettent pas de déterminer s'il s'agit d'une forme d'adresse (tu es (une) vilaine) ou d'une forme délocutive (elle est (une) vilaine), voire d'une forme élocutive (je suis (une) vilaine). *Crochu ! enkulé ! Cougar !! Autruche !! Gamin ! Gros plein de soupe* fonctionnent sur le même modèle. Certains évaluatifs masculins – *fou ! Cruel!* –, épïcènes – *Débile* – ou invariables – *Trop trop botch ! Botch de botch* (équivalent catalan de *dingue*) peuvent de surcroît commenter le contenu d'un SMS antérieur (c'est fou / cruel / débile / botch). On se heurte quelquefois à la même indécidabilité pour certaines formes en clôture.

2.2. Exclusion des formes insultantes ne pouvant être interprétées cotextuellement comme des mots doux

On notera d'emblée que ce cas est rare. Si on évalue assez souvent des tiers de manière injurieuse dans les SMS, il est inhabituel qu'on insulte délibérément son partenaire d'interaction. Faute d'un enchaînement conversationnel, certains cas sont eux aussi indécidables. Par exemple les formes adressées *matcho* ou *connard* dans les SMS *attention à ce ke tu dis matcho* ou *<PRE_2>⁴ jsuis dans le train, qu'est ce que tu me veux connard ?* restent opaques interprétativement : le premier

4 Dans notre code d'anonymisation, <PRE_2> remplace un diminutif ou un prénom de deux caractères.

SMS est comminatoire, le second semble manifester l'agacement du scripteur d'être dérangé dans le train. Dès lors, il est impossible de déterminer si l'adresse est une sorte d'insulte circulante entre les coénonciateurs, et donc construisant une complicité dans la sphère de l'intime (soit une insulte de solidarité interprétable en mot doux) ou une expression délibérément blessante. Symétriquement, nous avons enfin exclu certains titres d'œuvres ou noms d'artistes pouvant fonctionner occasionnellement comme apostrophes, voire comme surnoms d'un destinataire, tel *gossip girl* (potinière), car leur caractère axiologique (ou non) et leur valeur appréciative ou dépréciative demeurent indécidables.

Ces exemples montrent crucialement à quel point les marqueurs sont importants pour lever cette indécidabilité, le cotexte s'avérant insuffisant. Quels sont donc les indices qui nous permettent de privilégier une interprétation hypocoristique d'une forme *a priori* agonale ?

3. Les indices interprétatifs et le degré de marquage

3.1. Les adoucisseurs adjectivaux

L'emploi affectif de *vieux / vieille* (huit occurrences) dans une expression adressée est lexicalisé, comme le prouve le mot doux *vieille branche*. Le corpus présente d'autres associations, qui seraient classées hors cotexte comme des insultes, mais qui, cotextuellement, s'avèrent sans aucun doute possible des mots doux. L'adjectif n'y dévalorise pas l'âge ou l'état du destinataire, comme le souligne notamment, en (3), l'activité juvénile de *péquifier* l'appartement (le décorer avec du papier hygiénique) : *vieux / vieille* valorise au contraire l'ancienneté du point de vue du scripteur sur son autre, donc la solidité de leur relation. Le caractère amical est marqué par le double acte d'invitation (*viens, on se voit*), l'évaluation *avec grand plaisir* et la salutation *bisous*. En (4), la superposition dialogique du titre de chanson en majuscules (groupe Modern Talking, 1984) et du sens référentiel à accorder aux assertions en anglais signale l'insulte de solidarité :

- (3) Hey <PRE_2>! Viens quand tu veux péquifier mon appart, ce sera ac grand plaisir! Enfin le week prochain je rentre sr Tlse, ms sinon ceux qui suivent ss problème! du coup on se voit la semaine prochaine! Bisous vieille grognasse
- (4) Bonne YOU'RE MY HEART YOU'RE MY SOUL à toi, vieille pute !

Petite est l'adjectif le plus sollicité avec 21 occurrences. On connaît l'emploi subjectif de *petit* antéposé à un nom dans les insultes où il signifie l'insuffisance référentielle, comme dans *petite bite*, et/ou le dédain, comme dans *petit bol de*

merde. *Petit* n'est donc en rien un indice indiscutable d'utilisation d'une insulte comme mot doux. Il faut en fait croiser les phénomènes langagiers. Si (5) reste indécidable, parce que les marqueurs hyperbolisants peuvent signifier aussi bien l'exaspération que l'attachement du scripteur au succès du scénario, d'autres cotextes sont plus explicites : en (6), *parfait* indique le contentement et *a tte* (= à tout à l'heure) la proximité ; en (7), l'explicitation de la relation – *je t'aime bien, dans le fond* – désambiguïse la valeur de *petit con*. Plus souvent, cet adjectif peut être réinterprété comme un adoucisseur eu égard à sa valeur minorante de base, attestée à six reprises dans le corpus par la forme *petit/e coquin/e* : ainsi, en (8), le registre extrêmement décalé d'*impertinent* et l'inversion du sujet – *veux-tu* – exhibent l'intention ludique. En (9), *petite tête* subsume ces valeurs, car sans la dépréciation marquée par l'adjectif, il n'y a plus d'insulte, mais le dédain s'y mêle indissolublement avec la tendresse du mot doux :

- (5) Putain, ton scenar est voué à l'echec pour une seule et unique raison tellement nuuuuulle. T'as pas numeroté les pages PETIT BOL DE MERDE !
- (6) Oui c est parfait! à tte petite bite
- (7) Petit con ! Je t'aime bien, dans le fond
- (8) Reste poli petit impertinent, veux-tu ??
- (9) Oh petite tête ça va ? Alors tu a commencer a bosser a l'entreprise ou pas encore ? Des bisous !

Le raisonnement pourrait être similaire, *mutatis mutandis*, pour l'adjectif *gros/se*, mais les huit occurrences du corpus n'attestent pas toutes les configurations possibles. Nous nous bornerons donc à souligner les deux faits les plus saillants. D'une part, dans nos exemples, *gros* produit le même effet adoucissant que *petit*, quand les scripteurs le couplent avec *vilain* ((10) vs (11)). D'autre part, substantivé, il peut constituer à lui seul une insulte-mot doux, comme le prouve son voisinage immédiat en (12) avec la formule d'excuse *dsl* (= désolé) :

- (10) Bon mon petit vilain choupi chou coquin d'amour <3 fais de beaux rêves et un bon gros dodo :) je t'aime fort fort fort mon chouchou <3 gros calin ! :D
- (11) T'es impardonnable ! Mais j'taime quand meme gros vilain
- (12) Gros dsl g t a la caisse entrain de galeree!

3.2. Le marqueur interpersonnel *va*

Son rôle est ambigu, puisque *va* peut indiquer une visée d'encouragement ou de mépris insultant. Dans nos treize occurrences où *va* suit une adresse apparemment insultante, il sert d'adoucisseur, en tant qu'il renforce la connivence avec le coénonciateur. On remarquera, dans les deux premiers exemples, le rôle complémentaire de désamorçage *a priori* de la binette ou émoticône typographique :), puis de l'adjectif *petite* :

- (13) Assumes :) niaises, vas
- (14) Moi je voulais te le remonter, c'est toi qui voulait le baisser! Petite devergondée va!
- (15) Jeudi c'était mon anniversaire, le 20 octobre mémoire de poisson rouge va

3.3. La présence d'un déterminant possessif de première personne

Le possessif de première personne (26 occurrences) rattache l'autre à l'énonciateur, et constitue donc un marqueur sans équivoque de la dimension affective de la relation interpersonnelle. En (16), *greluche* désigne une jeune femme « aux mœurs légères » et/ou « sottre » (*Robert*) : le possessif a pour rôle de signaler le réglage appréciatif à accorder à l'apostrophe. Il peut se combiner à *petit* (cf. (10) et (18)) pour faire basculer l'insulte du côté du mot doux, ou accompagner un redoublement syllabique hypocoristique (*pupute* en (19)), dont le rôle est similaire. En (18), on remarquera la juxtaposition de l'insulte-mot doux avec le mot doux lexicalisé *mon pcr* (= mon petit cœur), et sa mise en balance avec *ma chérie* en (19) :

- (16) Y'avait plus de place au qu'importe, alors j'ai réservé à l'imprévu, juste À coté! Rue vautier me semble. Trop hate de te voir ma greluce! Poutoupoutoux!
- (17) Les copains j'vais pas pouvoir venir demain. Ca m'embete un peu car j'aurais bien voulu aller chez tonton avec vous, boire un ou deux mètres de pastis. On se retrouve bientôt à aurillac de tte facons? De l'amour mes petits culs
- (18) Je t'aime ma petite cochonne mon pcr
- (19) Joyeux anniversaire ma chérie !! Je pense fort à toi, j'espere que tout va bien et je t'embrasse ma pupute. T'as le droit au gateau au chocolat à volonté!

3.4. L'extrême fréquence du double (ou multiple) marquage

Nous ne développons pas les catégories bien documentées des binettes, de l'acronyme *lol* et du sigle *mdr*. Le scripteur éprouve souvent la nécessité de désambigüiser l'interprétation des expressions insultantes par des adoucisseurs redondants, dont toutes les combinaisons sont possibles : nous rappellerons seulement qu'à côté de possessif + *petit/e*, de loin la plus attestée (*supra* (10), (17) et (18)), nous avons rencontré chemin faisant l'encadrement par *petit* et une binette en (10), par une binette et *va* en (13), par *petite* et *va* en (14), la cohabitation avec une apostrophe identifiable sans équivoque comme mot doux en (10), (17), (18) et (19). En (20), l'insulte *poufiasse* est retournée à son énonciatrice première, cas de dialogisme interdiscursif (cf. Verine 2005), dont *mdr* permet de construire une interprétation comme mot doux ; puis le scripteur joue de la paronomase avec *pou...ssin*, mot doux cette fois indubitable, et l'accompagne d'une binette souriante. Mentionnons deux cas isolés de procédures originales mais encore plus coûteuses. La première, en (21) consiste à s'appliquer à soi-même le nom construisant l'insulte-mot doux pour afficher la réciprocité de la relation affective entre *ma nouille* et *ta nouille*, alors que très peu de scripteurs signent leurs messages. La seconde, en (22), consiste à faire de l'apostrophe le noyau de l'expansion textuelle du SMS, y compris la signature, en le saturant de références culturelles partagées avec le destinataire, au point que l'information (*Bien reçu. Rendez-vous au grand temple... du chien*) n'occupe qu'un quart environ de l'énoncé :

- (20) Poufiasse toi-meme. Mdr Mais c'est justement Ça qu'est drole pou...ssin :)
- (21) Cc⁵ ma nouille j espere ke tu a bien dormit et que ta pas fait de cauchemard je t aime tres fort et je te fait tou plein de bizoux jtm fort. Ta nouille
- (22) Bien recu sergent patate. Rendez vous au grand temple d'Arkansas. Ou de colorado. Ou de je sais plus comment s'appelle le chien. Signé: colonel mou-tarde à l'ancienne.

Ce choix de la redondance des marqueurs n'est guère économique, le SMS étant parfois contraint en nombre de caractères et/ou laborieux à composer. Plus généralement, pourquoi insulter tout en précisant que l'acte de langage réalisé n'est pas insultant, mais caressant ? L'explication de cette apparente incohérence réside dans le fait que l'échange de SMS relève le plus souvent de la sphère privée :

5 Squelette consonantique de la salutation *coucou*.

les SMS circulent au sein d'un réseau de sociabilité et d'amitié que leur échange conforte. Ils participent de ce qu'on pourrait appeler l'affectivité électronique, permettant de maintenir les liens interpersonnels sans que ces derniers soient intrusifs, contrairement au téléphone. Dès lors, les SMS s'inscrivent dans une relation à la fois empathique et codée des membres du réseau : on échange entre mêmes se comprenant à demi-mot. Nos insultes-mots doux en apostrophe, affichant l'affect, l'intersubjectivité, permettent concomitamment de mettre l'autre en scène de façon ludique, avec des insultes pour rire. La multiplication des marqueurs de mise à distance de l'insulte a pour but de balayer par avance toute méprise interprétative de l'énoncé en le saturant de clignotants verbaux ou typographiques. Ces derniers, en orientant positivement la lecture de l'insulte, révèlent le dialogisme interlocutif (Verine 2005) fréquemment à l'œuvre dans les SMS pour anticiper sur leur réception par le destinataire.

4. De la créativité des insultes-mots doux

Les 208 occurrences d'insultes-mots doux que nous avons actuellement relevées dans 22 500 SMS de *sud4science LR* sont construites sur 72 noms noyaux différents, dont les quatre plus utilisés représentent près du tiers : il s'agit de *vilain/e* (à vingt reprises cf. (10) et (11)), *banane* (dix-sept), *coquin/e* (quinze cas cf. (10)) et *patate* (douze occurrences). Ces nombres prouvent que si cette pratique discursive reste confinée à des situations de communication spécifiques, elle est ancienne et légitimée par l'usage, puisqu'elle apparaît dans la définition et/ou l'illustration dictionnaires de trois noms sur les quatre plus employés. C'est également le cas d'autres termes moins fréquents dans notre corpus, tels que *bébête*, *malin*, *nouille*, *patapouf* ou *rigolo* : à toutes ces entrées, le *Robert* indique un emploi *familier*, *affectueux* ou *enfantin* de l'acception péjorative. Il est curieux de constater que l'acception de *banane* comme appellatif pointant la naïveté et/ou l'importunité de l'interlocuteur n'est attestée par aucun dictionnaire usuel, alors que neuf scripteurs y ont recours dans *sud4science LR*, par exemple :

(23) Banane fallait pas le supprimer =p

(24) Nan mais c'est chouette. J'aime bien discuter avec toi banane! Besos

La majorité de nos occurrences utilisent des termes beaucoup plus brutaux pour signifier de manière insultante / caressante l'insuffisance intellectuelle ou les mœurs sexuelles supposées du destinataire. Dans l'ordre de la bêtise, à côté de *con* en (7) et *niaise* en (13), nous citerons entre autres *bouffon/ne*, *débile* et *dinde / dindon*.

Dans le champ sexuel, à côté de *pute* (cf. (1), (4), (19)), *grognasse*, *petite bite*, *cochonne* et *pouffiasse* (respectivement (3), (6), (18) et (20)), nous mentionnerons *tête de couille*, *sale ped* (apocope de pédale ou pédéraste) et les neuf occurrences de *morue*. Notons que la dérision d'un trait physique du destinataire demeure exceptionnelle : *boutonneux*, *nabot*, quatre occurrences de *gros* substantivé (cf. (12)), à quoi s'ajoute un emploi de *patapouf*. Certaines formes appartiennent à des sociolectes plus ou moins étroits, comme *mémoire de poisson rouge* (cf. (15), attesté sur Internet, mais non dans les dictionnaires usuels), le catalanisme *botch* (= dingue), l'occitanisme *cagole* (= pouffiasse) ou le ch'timisme *biloute*, répandu grâce au succès du film *Bienvenue chez les Ch'tis* (= copain au masculin vs sexe d'un petit garçon au féminin).

Quelques scripteurs jouent au contraire du décalage entre le caractère hypernormé de l'apostrophe ou de la totalité du SMS, d'une part, la trivialité de la situation de communication (cf. (7)) et/ou de l'objet du discours (cf. (14)), d'autre part. L'exemple (25) propose une variation créative sur ce modèle en alliant la vulgarité lexicale de *salope suceuse de chibre*, le classicisme de la référence dionysiaque au *bouc* et la syntaxe soutenue du subjonctif en proposition indépendante :

(25) Bonne rentrée ma salope suceuse de chibre ! Que le BOUC soit avec toi x)

Toutes ces insultes-mots doux non lexicalisées construisent une connivence intersubjective en spectacularisant le détournement dialogique, voire le retournement carnavalesque de l'interdiscours dominant sur le mode : [dans notre sphère coénonciative, la catégorisation X n'a pas valeur d'insulte]. Cette connivence passe quelquefois par l'affichage de références culturelles communes, voire d'une appartenance groupale : par exemple, en (26), à la communauté des amateurs de Tolkien et/ou des produits dérivés du *Seigneur des anneaux*. Beaucoup moins souvent, elle est tissée par la créativité verbale du scripteur à partir des expériences qu'il partage avec son destinataire : désignation par une référence alimentaire et/ou informatique en (27) et (28), association inattendue du sensuel et de l'administratif en (29) :

(26) On va rater les bandes annonces espèce de nazgul en tongue lol

(27) Hey ma big mac j'pense aller a odys staprem si ca te dit!!

(28) Big mac tes réveillée?

(29) Espèce de gloutonne des validations d'acquis^^

5. Conclusion

L’apostrophe met, par définition, explicitement en spectacle non seulement l’autre pôle énonciatif, mais surtout la relation des coénonciateurs. Les apostrophes que nous avons observées relèvent d’un type paradoxal d’intersubjectivité, où l’agression au pied de la lettre de l’autre est un moyen de lui signifier son affection, de lui manifester son empathie, ou de conforter la connivence interlocutive. Les insultes-mots doux, si elles s’avèrent statistiquement assez rares, sont cependant en résonance avec la tonalité affective générale des SMS. On envoie, le plus souvent, des SMS à ses *mêmes* : c’est à ce titre qu’on peut utiliser des mots blessants (du moins aux yeux d’un tiers), parce qu’on parie que ces *mêmes* les interpréteront comme des mots caressants, eu égard à la relation affective tissée sans doute dans la vie réelle et à coup sûr dans les SMS (notamment grâce aux binettes, exclamations, mots du clan, surnoms, retournements en tous genres des attendus sociaux, etc.). Tout est bon pour (re)dire le lien, le partage dans l’entre-soi rassurant de la communauté ou du couple. En cela, l’insulte-mot doux révélerait une dimension relationnelle plus régressive qu’émancipatrice. Mais c’est faire peu de cas de la dimension ludique du processus lui-même, au moins tout aussi importante, repérable notamment par le jeu sur des références culturelles communes ou avec les interdits de l’enfance, voire par l’énigme, qui est en soi un jeu d’esprit.

Références

- CENTAL : Fairon, Cédric, Jean René Klein et Sébastien Paumier 2006 : *SMS pour la science*. Corpus de 30 000 SMS et logiciel de consultation. Louvain-la-Neuve : P.U. de Louvain.
- Détrie, Catherine, Paul Siblot et Bertrand Verine 2001 : *Termes et concepts pour l’analyse du discours*. Paris : Honoré Champion Éditeur.
- Détrie, Catherine 2006a : Apostrophe et dialogisation intersubjective. *Dialogic Language Use. Dimensions du dialogisme. Dialogischer Sprachgebrauch*. Éd. J. Härmä, J. Korhonen et T. Nevalainen. Helsinki : Société Néophilologique. 49–67.
- Détrie, Catherine 2006b : *De la non-personne à la personne : l’apostrophe nominale*. Paris : CNRS-Éditions.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (éd.) 2011 : *S’adresser à autrui. Les formes nominales d’adresse*. Chambéry : Éditions de l’Université de Savoie.
- Labov, William 1972 : Rules for Ritual Insults. *Studies in Social Interaction*. Éd. D. Sudnow. New York : The Free Press. 120–170.
- Laforest, Marty et Diane Vincent 2004 : La qualification péjorative dans tous ses états. *Langue française* 144 : 59–81.

- Lagorgette, Dominique et Pierre Larrivée 2004a : Interprétation des insultes et relations de solidarité. *Langue française* 144 : 83–103.
- Lagorgette, Dominique et Pierre Larrivée 2004b : Introduction. *Langue française* 144 : 3–12.
- Panckhurst, Rachel, Catherine Détrie, Cédric Lopez, Claudine Moïse, Matthieu Roche et Bertrand Verine 2014 : *sud4science Languedoc-Roussillon*. À paraître en ligne.
- Panckhurst, Rachel et Claudine Moïse 2012 : French text messages. From SMS data collection to preliminary analysis. *Linguisticae Investigationes* 35 (2) : 290–317.
- Rosier, Laurence 2005 : Des insultes aux ragots... en passant par les mots doux. *Esprit libre* 30 : <http://www.ulb.ac.be/espritlibre/html/el042005/31.html>
- Verine, Bertrand 2005 : Dialogisme interdiscursif et interlocutif du discours rapporté : jeux sur les frontières à l'oral. *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*. Éd. J. Bres *et al.* Louvain-la-Neuve : De Boeck / Duculot. 187–200.

